LES FAUSSES CONSULTATIONS ;

COMÉDIE EN UN ACTE,

Par M. DORVIGNY.

Représentée, pour la premiere fois, à Paris, sur le Théâtre des Variétés Amusantes.



A PARIS,

Chez CAILLEAU, Imprimeur-Libraire, rue Galande, vis-à-vis de la rue du Fouare.

M. DCC. LXXXVIII.

Avec Approbation & Permission.

PERSONNAGES.

DAINVAL, *Avocat-Consultant.*

FRANVILLE, *Directeur de Spectacles.*

Madame DE TERNI, M. FORT-BIEN, JACQUOT, UN ANGLAIS, Madame DUBLANC, M. DUNOIR, UN MATELOT, UN OPÉRATEUR Italien, UNE VIVANDIERE,	*Acteurs de la Troupe de Franville, qui viennent sous prétexte de consulter Dainval.*

UN DOMESTIQUE de Dainval.

La Scene est dans le Cabinet de Dainval.



LES FAUSSES CONSULTATIONS,

COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

DAINVAL, FRANVILLE.

FRANVILLE.

BON JOUR, mon cher Dainval. Je parie que vous ne devinez pas le ſujet qui m'amene.

DAINVAL.

Non ; mais il ne tient qu'à vous de m'en épargner la peine. Venez-vous pour me conſulter ?

FRANVILLE.

Voici le fait en deux mots. J'ai appris que vous aviez toujours eu beaucoup de goût pour la Comédie, & que vous vous étiez amuſé à faire quelques petites Pieces qui avoient eu du ſuccès.

DAINVAL.

Il eſt vrai que, pour me délaſſer d'études plus ſé-

rieuses, j'ai employé à cela quelques momens de loisir que les affaires me laissent. Mais où en voulez-vous venir?

FRANVILLE.

Le voici: ma Troupe est complette, & je suis au moment de faire l'ouverture de mon Spectacle. Or, vous savez qu'il est d'usage dans ces occasions de commencer par un Compliment que l'on fait au Public.

DAINVAL.

Je sais tout cela. Eh bien, après?

FRANVILLE.

Eh bien! j'ai jeté les yeux sur vous pour cela, & je viens vous prier de m'aider à sortir d'embarras, en me composant quelques petites Scenes pour ce sujet.

DAINVAL.

Je m'y prêterai avec plaisir; mais pour faire ce que vous me demandez, je ne suis pas encore assez au fait de la disposition de votre Troupe. Je n'ai pas encore vu vos Acteurs, & je ne connais pas le genre de Scene auquel chacun d'eux est propre.

FRANVILLE.

Oh! qu'à cela ne tienne, je vous les ferai connaître, & même, comme nous n'avons pas de tems à perdre, voulez-vous les entendre ce matin?

DAINVAL.

Pour le présent, cela est impossible. Voici l'heure de mes Consultations; il nous faut remettre cela à l'après-midi.

FRANVILLE.

Soit. Vous me promettez donc de travailler à mon Compliment aussi-tôt après les avoir entendus?

DAINVAL.

Oui; vous pouvez y compter.

FRANVILLE.

Vous me rendrez le plus grand ſervice. Adieu, je vous laiſſe, & tantôt je viendrai vous ſommer de votre parole.

DAINVAL.

Je vous la tiendrai de tout mon cœur.

FRANVILLE, *feignant de s'en aller.*

Au revoir. Ne vous dérangez pas, je vous en prie. (*Dainval ſe remet à ſon bureau, & Franville dit à part :*) Il ne s'attend à rien; tous mes Acteurs ont le mot, ils vont, ſous prétexte de Conſultations, venir lui faire différentes ſcenes, dont il ſera la dupe.

SCENE II.

LE VALET *de Dainval, en entrant, fait à Franville des ſignes d'intelligence; puis il dit à Dainval.*

MONSIEUR, voilà une Dame qui vous demande.

DAINVAL, *ſans ſe retourner.*

Fais entrer.

FRANVILLE, *au Valet.*

Bon! ce ſont mes Acteurs qui arrivent. Je vais m'emparer de la porte de ſon cabinet, & en éloigner tous les véritables Conſultans. (*Il ſort.*)

SCENE III.

DAINVAL, Madame TERNI.

Madame TERNI, *jouant la vieille.*

AH! Monſieur, je ſuis outrée, déſeſpérée! furieuſe!.. Vengez-moi, mon cher Monſieur! vengez-moi,

DAINVAL.

Volontiers... De qui, Madame?

Madame TERNI.

De qui, Monsieur? D'un scélérat, d'un infidele, d'un traître, d'un volage, d'un...

DAINVAL.

Eh, Madame! en voilà beaucoup à-la-fois! Comment avez-vous pu être outragée par tant de monde? Ah! la partie est trop forte!

Madame TERNI.

Eh non, ce n'en est qu'un, Monsieur, ce n'en est qu'un, mais qui est encore pis que tout cela.

DAINVAL.

Peste! le portrait ne me paraît pourtant pas flatté.

Madame TERNI.

Il faut faire un Mémoire sanglant contre lui. C'est un....

DAINVAL.

Madame, je veux bien vous servir; mais sur quoi le mordre?

Madame TERNI.

Sur quoi, Monsieur? Sur ce qu'il est inconstant.

DAINVAL.

Ah! si ce n'est que cela, Madame tous les hommes le sont.

Madame TERNI.

Eh bien, il est plus, il est parjure.

DAINVAL.

Oh! presque tous les hommes le sont encore.

Madame TERNI.

Il est ingrat.

DAINVAL.

C'est encore là un mal assez général.

Madame TERNI.

Eh bien, Monsieur, pour tout dire en un mot, c'est un monstre.

DAINVAL.

Eh, Madame, ce mot-là n'a presque plus de signi-

fication déterminée ; tel eſt un monſtre le matin, qui finit par être un bijou le ſoir. Il faut vous expliquer plus clairement.

Madame TERNI.

Que voulez-vous de plus clair, Monſieur ? C'eſt un fourbe qui m'a trompée.

DAINVAL.

Vous le lui avez bien rendu, n'eſt-ce pas ? C'eſt un commerce.

Madame TERNI.

C'eſt un barbare ! un homme ſans délicateſſe ! Il m'a fait perdre ma tranquillité, mon repos...

DAINVAL.

Et vous peut-être plus ; c'eſt un acquit.

Madame TERNI.

Il eſt glorieux.

DAINVAL.

Ah ! Madame, à préſent cela paſſe pour nobleſſe.

Madame TERNI.

Menteur.

DAINVAL.

On prend cela pour de l'eſprit.

Madame TERNI.

Médiſant.

DAINVAL.

C'eſt la plaiſanterie de la ſociété.

Madame TERNI.

Oh ! vous m'impatientez. Eh, ſur quoi donc peut-on dénigrer un homme ?

DAINVAL.

Mais il y a des remarques à faire : il faut d'abord ſavoir ſon état, ſon caractere, ſes occupations. Celui dont vous parlez eſt-il Militaire ?

Madame TERNI.

Lui ? C'eſt un poltron fieffé.

DAINVAL.

Abbé ?

Madame TERNI.

Il n'est pas assez aimable pour cela.

DAINVAL.

Robin?

Madame TERNI.

Il est trop paresseux.

DAINVAL.

Financier?

Madame TERNI.

Bon! il n'a pas le sou.

DAINVAL.

Ah! parbleu, Madame, il paraît que l'amour ne vous aveuglait pas sur son compte, vous lui rendez bien justice. Qu'était-il donc enfin?

Madame TERNI.

Il était oisif, Monsieur, de caractere, & bel-esprit de son métier.

DAINVAL.

Bel-esprit! Eh morbleu! que ne le disiez-vous? Auteur peut-être! Eh, voilà de quoi armer contre lui la moitié de Paris. Allez, allez, Madame, victoire! J'épouse votre querelle, & vous serez vengée. Comment se nomme-t-il?

Madame TERNI.

Dorimont.

DAINVAL.

Cela suffit, Madame; Monsieur Dorimont sera puni.

Madame TERNI.

Ah! mon cher Monsieur, vous me rendez la vie.

DAINVAL.

Si nous pouvions avoir quelques-uns de ses Ouvrages pour les éplucher un peu!...

Madame TERNI.

J'en ai, Monsieur, j'en ai. Voilà des vers qu'il a faits jadis en mon honneur. Il m'aimait alors! il m'adorait, le frippon! il le jurait du moins!... Ah! qu'il était aimable dans ce tems-là! Ah! mon cher Monsieur, pourquoi ces momens-là passent-ils si vîte!

DAINVAL.

DAINVAL.

Allez, allez, Madame, consolez-vous. Il n'est pas digne de vos regrets : nous allons le livrer au sarcasme, à l'opprobre..... C'est un homme anéanti, rayé de la littérature.

Madame TERNI.

Allons, Monsieur, je l'abandonne à toute la noirceur de votre encre. Apprenez-lui qu'on ne trahit pas impunément une femme... Apprenez-lui... Mais non, ménagez-le. Tout ingrat, tout coupable qu'il est, je sens qu'il m'est encore cher, & qu'il m'en coûte de lui rendre mépris pour mépris, après lui avoir rendu si long-tems amour pour amour. (*Elle s'en va en soupirant.*)

DAINVAL.

La vieille folle ! elle remordrait encore à la grappe.

SCENE IV.

JACQUOT, *joüant le niais*, DAINVAL.

JACQUOT.

Monsieur, je vous souhaite ben le bon jour.

DAINVAL.

Que demandez-vous, mon ami?

JACQUOT, *le regardant à deux fois.*

Ah! Monsieur, je ne demande pus personne.

DAINVAL.

Comment, personne ?

JACQUOT.

Oh! je demande ben quequezun; mais ce n'est pas vous, toujours.

DAINVAL.

Ce n'est pas moi! Eh qui donc?

JACQUOT.

C'est ce Monsieur qui fait des....... des *Contestations* (*).

DAINVAL.

Des Contestations ?

JACQUOT.

Oui, pour des gens qui ont des affaires.

DAINVAL.

Ah! des Consultations vous voulez dire?

JACQUOT.

Oui: Consultations, Contestations, c'est tout de même.

DAINVAL.

Eh bien, c'est moi.

JACQUOT.

Vous! Oh que non; vous êtes ben à-peu-près de la taille du Monsieur que je demande, mais, quoique ça, vous êtes pus *grossier* que lui.

DAINVAL.

Comment! plus grossier?

JACQUOT.

Oui, vous êtes pus épais, & lui il est pus *flutet* que vous.

DAINVAL.

Bon! grossier, flutet! où diable va-t-il chercher ces termes! Qu'est-ce que tu veux dire ?

JACQUOT.

Comment, Monsieur; vous m'entendez ben p't'être... Mais c'est que Monsieur aime à rire apparemment; je vois ben ça, moi.

DAINVAL.

Moi, j'aime à rire?

(*) C'est un vice de langage à-peu-près comme celui de Janot. Celui-là fait de mauvaises constructions de phrases; celui-ci confond les mots & les emploie à contre-sens. On voit tous les jours dans les conversations du peuple des exemples de ces deux ridicules.

JACQUOT.

Sans doute..... Oh ben, par exemple, il vous reſſemble ben de ce côté-là; ſinon que je parierais qu'il eſt encore pus *ridicule* que vous.

DAINVAL.

Allons, ridicule! En voilà un autre à préſent!

JACQUOT.

Oui, il eſt toujours gai; il fait des contes à crever de rire. Oh! il n'y a pas une humeur pus *partiale* que la ſienne.

DAINVAL.

Bon, partiale! Joviale, donc.

JACQUOT.

Joviale, partiale, comme vous voudrez.

DAINVAL, *à part.*

Je comprends ce que c'eſt; il a cru entrer chez Granville, qui demeuroit ici avant moi. (*Haut.*) Dites donc, mon ami, n'eſt-ce pas Monſieur Granville que vous demandez?

JACQUOT.

Oui, Monſieur Granville, tout juſte.

DAINVAL.

Et d'où le connaiſſez-vous ſi bien?

JACQUOT.

Je vous connais ben auſſi, vous!

DAINVAL.

Moi! Je ne me rappelle cependant pas de vous avoir jamais vu.

JACQUOT.

Si fait ben, une fois. C'eſt que je ne me trompe pas moi, allez. Quand une fois j'ai vu les perſonnes, j'ai un coup-d'œil *imperceptible* là-deſſus.

DAINVAL.

Eh encore, où m'avez-vous vu?

JACQUOT.

Ici; chez Monſieur Granville, du tems que je le ſervais.

DAINVAL.

Vous avez servi Granville ! Je ne vous ai jamais vu chez lui.

JACQUOT.

Oh ! Monsieur, j'y suis pourtant bien demeuré pendant près de huit grands jours.

DAINVAL.

La peste ! quel effort !... Et pourquoi en êtes-vous sorti, de chez Granville ?

JACQUOT.

Je n'en suis pas sorti moi, Monsieur.

DAINVAL.

Comment cela donc ?

JACQUOT.

C'est pardine ben lui qui m'a renvoyé.

DAINVAL.

Ah ! c'est différent. Et pourquoi vous a-t-il renvoyé ?

JACQUOT.

Monsieur, parce que j'ai trop ben pris ses intérêts.

DAINVAL.

Cela me paraît singulier. Granville pourtant est un homme juste.

JACQUOT.

Eh ben, Monsieur, vlà ce qui prouve le guignon..., d'ailleurs, on a beau être juste, quelquefois les caractères ne peuvent pas... *s'impatroniser* ensemble.

DAINVAL, *riant de pitié.*

Ah, miséricorde ! s'impatroniser..... Eh bien, mon enfant ?

JACQUOT.

Eh ben, Monsieur, j'avais beau mettre mon esprit à la *tortue* pour ben faire, j'avais toujours tort avec lui. Une fois, Monsieur, il avait oublié dans un fiacre un mauvais parapluie qui pouvait ben valoir vingt-quatre sous, il me dit de l'aller chercher le matin à tel numéro. J'y vas tout de suite. Je trouve heureusement le fiacre au numéro qui m'avait dit. Il me rend

le parapluie : moi, pour faire voir à mon maître que c'étoit ben le même numéro, j'ai dit au cocher d'amener son carosse avec lui, & j'ai monté dedans. Point du tout, quand j'arrive chez mon maître, vlà qu'il étoit sorti. Vlà le cocher qui me demande vingt-quatre sous pour sa course : moi je n'ai pas été si bête que de les donner sans que mon maître le sache... Mais comme je me doutois à-peu-près où ce qui pouvoit avoir été, j'ai fait marcher le cocher dans trois ou quatre maisons où ce qu'il allait d'habitude les matins; mais ce jour-là, c'était comme un sort, on ne l'avait vu nulle part. Enfin, sur le midi je m'en reviens dans une maison où ce qu'il dînait souvent.

DAINVAL.

Toujours avec le fiacre ?

JACQUOT.

Pardine sûrement, Monsieur; je ne l'aurais pas quitté comme ça.

DAINVAL.

Peste ! cela s'appelle faire une commission.

JACQUOT.

Oh ! Monsieur, de ce côté-là, il n'y a pas de risque qu'on me fasse des reproches, allez. Enfin, pour vous en revenir, je ne l'ai pas trouvé dans cinq ou six maisons de ses amis & autant d'auberges où j'ai été. A la fin de ça, comme je savais qu'il irait à la Comédie voir une Piece nouvelle, j'ai été l'attendre à la sortie.

DAINVAL.

Et le fiacre aussi ?

JACQUOT.

Toujours, Monsieur. Oh de çà, nous avons été *irréparables* toute la journée.

DAINVAL.

Bon, irréparable ! Que le diable l'emporte !.... Cela a dû bien faire plaisir à Granville ?

JACQUOT.

Oui, sûrement, Monsieur ; quand il est sorti de ste Comédie à neuf heures du soir, qu'on n'y voyait goutte,

& qu'il pleuvait encore, il a été bien aise de trouver là un fiacre tout prêt, avec son parapluie.

DAINVAL.

Oui, c'étaient deux choses bien nécessaires ensemble!

JACQUOT.

Mais, pas mal, Monsieur. J'ai cédé le fiacre à mon maître, & je suis monté derriere avec le parapluie, moi.

DAINVAL.

C'est bien honnête, assurément!

JACQUOT.

Je ne pouvais pas mieux faire; est-il vrai, Monsieur? Eh ben, quand nous sommes arrivés à la maison, imaginez-vous un peu comme mon maître est resté sot, & moi aussi.

DAINVAL.

Bon! Sur quoi donc?

JACQUOT.

Comment, sur quoi? Mon maître s'en va pour lui donner les vingt-quatre sous de sa course, au cocher? Vlà-ti pas ce diable de fiacre qui lui demande douze francs, parce qu'il dit qu'il y avait douze heures que je le tenais.

DAINVAL.

Ah, diable! ... Mais le parapluie était retrouvé toujours?

JACQUOT.

Oui. Il valait, comme je vous l'ai dit, vingt-quatre sous comme un liard.

DAINVAL.

Eh bien, qu'est-ce que tout cela est devenu?

JACQUOT.

Pardine, ça est devenu! ... Quand la tête des maîtres est montée une fois, faut-i pas toujours que le domestique ait le tort? Il m'a voulu retenir stargent-là sur mes gages, & pis il m'a encore dit que j'étais une bête par-dessus le marché.

DAINVAL.

Ah ! ça n'eſt pas reconnaiſſant.

JACQUOT.

Quand je vous dis, Monſieur. C'eſt un vilain état, que le ſervice, allez !... & qui eſt ſujet à ben des *ingrédiens.*

DAINVAL.

Ingrédiens !... Des inconvéniens donc.

JACQUOT

Oui : mais enfin, comme je commençais à m'attacher à Monſieur Granville, j'y ai encore paſſé celle-là.

DAINVAL.

C'eſt preuve d'un bon caractère.

JACQUOT.

Oh, moi, je n'ai pas pus de fiel qu'un hanneton.

DAINVAL.

Ni plus de cervelle non plus, à ce qu'il paraît...... Vous vous êtes donc racommodés ?

JACQUOT.

Oui. Ça m'a fait une belle avance, allez..... Le lendemain il m'envoie à la grande poſte chercher une lettre à ſon adreſſe : j'y vas.

DAINVAL

Prenez-vous encore un fiacre ?

JACQUOT.

Oh non. Je n'en ai pas repris depuis.

DAINVAL.

Non, vous n'y étiez pas heureux..... Eh bien, la grande poſte ?

JACQUOT.

Eh ben, Monſieur ; j'y trouve le Maître des Facteurs. Je l'y demande s'il avait une lettre pour Monſieur Granville ; il me dit que oui, & il m'en donne une toute petite, là, pas pus grande que rien ; & y me demande quarante ſous ! Moi qui prends les intérêts de mon Maître comme les miens propres, je dis tout de ſuite, je n'irai pas jeter comme ça quarante

sous à la tête d'un homme. . . . . Je l'y en offre vingt-quatre.

DAINVAL.

Bon. Et les a-t-il pris?

JACQUOT.

Lui! c'était un impoli. Il m'a envoyé promener, & m'a dit qu'on ne marchandait pas là.

DAINVAL.

Comment donc! mais c'étoit un Juif que cet homme-là!

JACQUOT.

Je l'y ai ben dit aussi. . . . . Mais je l'ai encore pus mieux attrapé que ça.

DAINVAL.

En quoi donc?

JACQUOT.

Quand j'ai vu qu'il ne voulait pas démordre des quarante sous, a ben fallu les y donner. Mais j'ai guetté le moment où ce qu'il avait la tête retournée; j'avais reluqué du coin de l'œil une grande lettre, large comme les deux mains, j'y ai reglissé son petit chiffon de papier; j'ai mis la main sur la grande lettre, & je me suis en allé avec. . . . . En vlà pour mes quarante sous, que j'ai dit moi.

DAINVAL.

Voyez! quelle malice!

JACQUOT.

Pas vrai, Monsieur? Vous m'auriez bien remercié de ça, vous?

DAINVAL.

Je n'y aurais, parbleu, pas manqué.

JACQUOT.

Eh ben, voyez pourtant comme il y a des maîtres qui prennent les choses au rebours! Monsieur Granville m'a dit encore pus de sottises que de la fois du fiacre! Il m'a envoyé reporter la grande lettre, pour reprendre sa petite, où ce qui s'est ostiné de la ravoit

voir ; & pis il m'a mis à la porte après. Là, c'est-i pas *incrédule*, une chose comme ça ?

DAINVAL.

Ah ! c'était bien mal récompenser ton zèle. Et qu'es-tu devenu depuis ?

JACQUOT.

J'ai trouvé une autre condition; mais quoique ça, j'en veux encore sortir.

DAINVAL.

Pourquoi ? Est-ce qu'il y a trop d'ouvrage pour toi ?

JACQUOT.

Oh ! l'ouvrage ne me fait pas peur. Je ne suis pas délicat, moi, Monsieur ; je suis d'une bonne *tempétature*.

DAINVAL.

Qu'est-ce que c'est donc ?

JACQUOT.

Je m'en vas vous le dire : Imaginez-vous, Monsieur, que j'étais gai chez Monsieur Granville, parce que je l'y entendais faire ses contes avec tous ceux qui venaient causer avec lui, ça m'amusait; mais où que je suis à présent ; c'est chez un vieil homme qui est tout malade, tout *incompétent*....

DAINVAL.

Incompétent...

JACQUOT.

Oui... On n'y voit que des Médecins, des Chirurgiens, on n'entend parler que de saignées, de... Ça m'attriste, ça, moi... ça me... Oh! ste maison-là est trop *lubrique* pour moi.

DAINVAL.

Oh, lubrique ! c'est bien trouvé ! Lugubre donc?

JACQUOT.

Eh ben, lugubre, lubrique, c'est-i pas la même chose?

DAINVAL.

Oui, à-peu-près... Eh, que viens-tu donc demander à Granville ?

JACQUOT.

Je venais, Monsieur, pour ly dire que j'ai oublié tout ce qu'il m'a dit & tout ce qu'il m'a fait; que j'ai toujours de l'amitié pour lui malgré ça, & que si ça lui est aussi *inférieur* comme à moi, nous rentrerons ensemble.

DAINVAL.

Oh sûrement, il sera enchanté de sa proposition.

JACQUOT.

Je le pense ben, Monsieur; car dans le fond il est très-*sensitif*! Et moi, j'ai toujours été chez lui d'une conduite *incompréhensible*.

DAINVAL.

J'en suis persuadé. Eh bien, écoute : Granville est mon ami, & je lui parlerai pour toi.

JACQUOT.

Ah! Monsieur, ça sera ben fait à vous. Et si ça s'arrange, soyez sûr que vous n'obligerez pas un ingrat; j'aurai toujours pour vous la reconnaissance.... la plus.... *dissimulée*.... la plus *affectée*....

DAINVAL.

Bien obligé, mon ami, je te dispense des complimens....

JACQUOT.

Pardonnez-moi, je vous en dois.... & beaucoup même; & si vous vouliez ordonner, je vous ferais toujours quelques commissions à compte.

DAINVAL.

Non, non, pour le moment je n'ai ni parapluie d'oublié, ni lettre à la poste.

JACQUOT.

Dame, vous voyez que c'est de bon cœur, Monsieur. Ne vous gênez pas pus avec moi, que moi avec vous; je reviendrai vous voir; & je suis toujours ben votre serviteur jusqu'à demain matin.

(Il s'en va.)

SCENE V.

DAINVAL, *seul.*

PARBLEU ! je crois qu'un Maître doit être bien servi avec un pareil Domestique !

SCENE VI.

DAINVAL ; Madame DUBLANC, *parlant vîte, & répétant ses mots ;* M. DUNOIR, *bossu & begue.*

Madame DUBLANC.

MON cher Monsieur, voulez-vous bien nous faire la grace de nous entendre ?

DAINVAL.

Avec plaisir, Madame. Asseyez-vous, s'il vous plaît. (*Il donne des sieges, & se place entr'eux deux.*)

DUNOIR, *bégayant.*

Vou ou ous sau au aurez donc, Mon on onsieur.....

Mad. DUBLANC

Ah ! mon frere, laissez-moi parler, je vous en prie, j'aurai plutôt fait que vous.

DAINVAL.

Oui, je m'en doute.

DUNOIR.

Eh bien, oui, pa a a arlez, Ma a dame Dublanc ; écou ou outez-la, Monsieur.

DAINVAL.

Allons, Madame, je suis tout oreille.

Mad. DUBLANC.

Je vous dirai donc, Monsieur, que M. Dunoir & moi nous avons un procès qui nous coûte déjà beau-

coup d'argent, & nous voudrions nous accorder à l'amiable.

DUNOIR.

Com om omprenez-vous ?

DAINVAL.

A merveille. Et je vous loue de votre intention.

DUNOIR.

Pou ou ourſuivez, Ma a dame Dublanc.

Mad. DUBLANC

Eh bien, Monſieur, on nous a dit que vous étiez fort lié avec notre Partie adverſe, & l'on nous a conſeillé de nous adreſſer à vous pour nous arranger enſemble.

DUNOIR.

Vou ou ous entendez bien ?

DAINVAL.

Oui, Monſieur, très-bien, & je me prêterai à cela très-volontiers. Quel eſt le nom de la perſonne à qui vous avez affaire ?

Mad. DUBLANC.

Oh ! pour ſon nom, il m'eſt échappé. C'eſt un nom ſi baroque. Dites-le donc, vous, mon frere.

DUNOIR.

Ah ! parbleu, il s'a a appelle Mon on onſieur..... Vous ne co co onnaiſſez que ça.

Mad. DUBLANC.

Oui, je l'avais tout-à-l'heure ſur le bout de la langue. Ah ! Monſieur de.... Bon ! voilà qu'il m'échappe encore.... Monſieur de.... de.... Mais c'eſt égal, le nom ne fait rien à l'affaire.

DAINVAL.

Pardonnez-moi, il y fait quelque choſe : mais en me le déſignant de quelque maniere, je le reconnaîtrai peut-être.

DUNOIR.

Oui, vou ous ſerez au fait tout-de-ſuite.

DAINVAL.

Que fait-il ? Quel eſt ſon état ?

Mad. DUBLANC.

Ah ça, par exemple, ſon état, je ne le ſais pas poſitivement.

DAINVAL.

Et vous, Monſieur?

DUNOIR.

Oh, moi! je e e ne vou ous le dirai pas non plus.

DAINVAL.

Me voilà bien inſtruit! Et qui diable me le dira donc?

Mad. DUBLANC.

Attendez, Monſieur; je crois pourtant qu'il était.... oui, je ne me trompe pas....

DUNOIR.

Oui, je e e le crois au au auſſi.

DAINVAL.

Eh bien, il était?

Mad. DUBLANC.

Il étoit employé dans les..... Aidez-moi donc, Monſieur Dunoir.

DUNOIR.

Eh bien, il était em em employé.

Mad. DUBLANC.

Non, non. Nous confondons. Ce n'eſt pas celui-là. Il n'eſt pas employé, lui. Rappellez-vous donc?

DUNOIR.

Oui, nou ou ous con confondons. I i il n'eſt pas employé. (*à Dainval.*) Co o omencez-vous à vous le remettre un peu?

DAINVAL.

Moi! le diable m'emporte ſi je le devine.

DUNOIR.

C'eſt pou ou ourtant clair. On on vous dit que ſthomme-là n'eſt pas em em employé.

DAINVAL.

Mais il eſt quelque choſe, enfin?

Mad. DUBLANC.

Ah! Monſieur, autant que je peux me le rappeller

il est.... il est ... Au demeurant, tout cela est égal; l'état n'y fait encore rien.

DAINVAL.

Oh non, pas plus que le nom. Eh où demeure-t-il, ce Monsieur-là?

Mad. DUBLANC.

Oh ça, c'est différent. Il demeure dans la rue de.... auprès de..... & vis-à-vis l'Hôtel de.... Attendez-donc, je crois qu'il a changé de quartier à présent!

DUNOIR.

Oui, i i il a dé é é ménagé.

DAINVAL, *qui s'impatiente à mesure.*

Mais encore il demeure quelque part!

Mad. DUBLANC.

Certainement. Oh, nous trouverons bien cela. Ce n'est pas sa demeure qui embarrassera.

DUNOIR.

Sans an ans doute, on sau au ra ça quand on on voudra.

DAINVAL.

Mais c'est à présent qu'il faut le savoir. Dans quelle rue enfin?

DUNOIR.

Ce n'est pas la a a rue qui i i y fait.

DAINVAL.

Non? Rien n'y fait avec vous autres! Il faut pourtant bien me le faire reconnaître par quelque chose? Est-il grand? Est-il âgé?

Mad. DUBLANC.

Eh! grand, si vous voulez..... il est de la taille à-peu-près de.....

DUNOIR.

I i il n'est ni ni vieux, ni i jeune. C'est un un homme qui i i peut avoir.....

Mad. DUBLANC.

Il a à peu-près cinq pieds, & deux..... trois...... quatre..... ou cinq pouces..... Je ne sais pas trop combien avec.

DAINVAL.

Voilà une taille bien déterminée !

DUNOIR.

Il peut a a avoir entre trente..... trente-cinq..... ou qua a rante à quarante-cinq ans, à-peu-près.... Je ne peux pas vous ous ous dire au au juste.

DAINVAL.

Allons ! me voilà aussi savant sur l'âge que sur la taille.

Mad. DUBLANC.

Au surplus, Monsieur, qu'importe la taille dans tout cela ?

DUNOIR.

Oui, l'â â âge n'y y fait rien non plus.

DAINVAL.

Bon ! voilà le signalement le mieux donné que j'aie vu de ma vie. Eh, à quoi diable voulez-vous que je soupçonne seulement l'homme dont vous me parlez ? Expliquez-vous mieux.

Mad. DUBLANC, *se levant.*

Quoi ! Monsieur, après tout ce que nous vous en avons dit, vous n'êtes pas encore assez instruit? Vous n'êtes donc guere pénétrant, mon cher Monsieur ! vous n'êtes guere pénétrant !

DUNOIR.

Co o oment ! vou ou ous n'êtes pas au au fait ?

DAINVAL, *riant par réflexions.*

Ma foi, j'y suis à-peu-près autant que vous, je crois, & ce n'est pas beaucoup dire. (*A part.*) Il me paraît que je n'en tirerai rien de mieux ; le plus court c'est de m'en défaire. (*Haut.*) Ecoutez, Madame, & vous, Monsieur : Après des renseignemens aussi clairs que ceux que vous m'avez donnés, je crois connaître votre affaire autant que l'homme dont vous me parlez..... ainsi, laissez-moi travailler à arranger cela ; je vous rendrai réponse dans quelques jours. (*A part.*) Je donnerai de si bons ordres, qu'ils ne viendront plus m'étourdir.

Mad. DUBLANC.

Eh bien, Monsieur, nous vous recommandons cette affaire-là. Sur-tout n'oubliez rien de tout ce que j'ai eu l'honneur de vous dire.

DAINVAL, *les reconduisant.*

Oh! je n'ai garde assurément.

DUNOIR.

Bon on onjour, Monsieur, sou ou ouvenez-vous bien de tout ça....

DAINVAL.

Ne vous inquiétez pas, allez; (*montrant sa tête.*) tout ça est là.

Mad. DUBLANC, *revenant.*

Si vous aviez encore besoin de quelque explication, vous n'avez qu'à dire?

DUNOIR, *revenant aussi.*

Ou de e quelque lu u miere sur st'homme-là?

DAINVAL.

Non, non; c'est fort bien expliqué! C'est assez clair comme cela..... Je suis votre serviteur de tout mon cœur. (*Il les renvoie, ils sortent.*).

SCENE VII.

DAINVAL, *seul.*

QUELLE manie! avec leur homme contre qui ils plaident sans le connaître. Voilà pourtant l'histoire de tous les procès! Ils commencent sans savoir par où, ils continuent sans savoir sur quoi; & les querelles se perpétuent faute de s'entendre.

SCENE

SCENE VIII.

L'ANGLAIS, DAINVAL.

L'ANGLAIS, *baragouinant.*

Hou dy edou, ser.

DAINVAL.

Monsieur, votre très-humble serviteur.

L'ANGLAIS.

Monsir, vous voyez en moi ein homme qu'il est rempli d'ein superlatif grandissime chagrin.

DAINVAL.

D'où vient donc, Monsieur ?

L'ANGLAIS.

Je ne sais pas quelle fatalité il me poursuit ; mais je suis assez infortuné pour ne pas pouvoir réussir à attraper ein malheur dans rien du tout.

DAINVAL.

Comment, Monsieur !... Mais autant que je puis vous comprendre, il me semble que vous vous plaignez d'être trop heureux ?

L'ANGLAIS.

Oui, Monsir, c'est ça même. Je suis trop heureux, je vous dis, je suis au désespoir.

DAINVAL.

Oh ! oh ! la plainte est nouvelle ! Mais, Monsieur, il y a du remede à tout cela.

L'ANGLAIS.

Je n'en connais pas, & je viens demander pour vous, enseigne-moi ein.

DAINVAL.

Parbleu ! cela est bien facile. Etes-vous riche d'abord ? Avez-vous du bien ?

L'ANGLAIS.

Oui, Monsieur, immensément, beaucoup.

DAINVAL.

Eh bien, vous pouvez aisément vous en défaire d'une partie.

L'ANGLAIS.

Non, Monsir; j'ai essayé inutilement toutes les manieres possibles de me ruiner ein petit peu, je n'ai pas encore pu parvenir! Je vous dis, je vous suis ensorcelé.

DAINVAL.

Et vous vous plaignez de cela! Il y a bien des gens qui ne prendraient pas cela comme vous.

L'ANGLAIS.

Tant-pis, Monsir, tant-pis. J'ai lu souvent, & j'ai entendu dire, qu'une grande constance de fortune il couvait ordinairement quelque grande calamité, & menaçait d'ein grande disgrace; & pour prévenir de moi même ein revers aussi terrible, j'ai cherché expressément à me procurer quelque petit malheur, je ne peux pas réussir absolument.

DAINVAL.

Comment vous y êtes-vous donc pris? Il y a tant de gens qui en trouvent sans le chercher.

L'ANGLAIS.

D'abord, Monsir, j'ai fait des paris considérables, à tort & à travers, sur des cocqs, sur des chevaux. J'ai gagné toutes. Piqué de cela, je me suis mis dans la loterie. J'ai risqué mon argent sans réflexion sur les chances les plus désavantageuses; j'ai fait des ternes, j'ai composé des quaternes, j'ai ajusté des quines.....

DAINVAL.

Eh bien, Monsieur?

L'ANGLAIS.

Eh bien, Monsir, j'ai ruiné toutes les Bureaux des Entrepreneurs.

DAINVAL.

Voilà un malheur bien obstiné!

L'ANGLAIS.

Voyant qu'il n'y avait pas moyen de ce côté, je me suis retourné d'un autre. J'ai entrepris le jeu. Je me suis mis à jouer dans les maisons les plus suspectes, avec les joueurs les plus habiles, les escamoteurs les plus malins, les dames les plus entêtées, & les frippons les plus connus, qui fréquentent en habits dorés dans les maisons comme il faut.

DAINVAL.

Oh! alors vous aurez reçu quelque échec?

L'ANGLAIS.

Au contraire, Monsir, j'ai fait sauter toutes les banques. Ça n'est-il pas malheureux?

DAINVAL.

Oui. (*à part.*) J'aurais bien voulu être de moitié de ce malheur-là.

L'ANGLAIS.

J'ai donc été obligé de renoncer au jeu.

DAINVAL.

Que de gens y ont renoncé par un autre motif!...... Enfin, Monsieur, qu'avez-vous fait?

L'ANGLAIS.

J'ai voulu essayer de la chicane.

DAINVAL.

Oh! là, sûrement vous aurez trouvé rabat-joie.

L'ANGLAIS.

J'ai inventé des procès qui n'avaient pas l'ombre, pas l'apparence de fondement; j'ai pris des Avocats qui ne savaient pas plaider; je n'ai point fait de visites à mes Juges; j'ai eu contre moi des solliciteuses charmantes, aimables beaucoup, des Procureurs qui étaient des diables en malice, & des Plaideurs qui étaient la fine fleur de Normandie.

DAINVAL.

Eh bien, Monsieur, vous avez perdu? Cela est clair.

L'ANGLAIS.

Eh non, de par tous les diables! non. J'ai gagné toutes mes causes.

DAINVAL.

Eh parbleu, Monsieur, vous êtes né pour les prodiges! A votre place, moi, j'y aurais renoncé.

L'ANGLAIS.

Non pas. J'ai encore fait une tentative.

DAINVAL.

Laquelle?

L'ANGLAIS.

J'avais entendu dire que le mariage il était souvent ein source d'amertume & de chagrin; j'ai donc dit, il faut me marier.

DAINVAL.

Oh! par exemple, je répondrais presque de ce remede-là.

L'ANGLAIS.

J'avais encore entendu dire qu'une femme Française il était bien plus capable qu'une autre pour bien faire enracher ein mari..... Moi, ne voulant pas faire la chose à demi, je prends la poste, je parte & je vole à Paris. Je fais chercher une fille bien jeune, bien jolie, bien vive, bien étourdie; je trouve tout de suite, je me présente, je parle & j'épouse.

DAINVAL.

Allons, voilà l'affaire en bon train.

L'ANGLAIS.

Si-tôt la cérémonie du mariage faite, je réparte le lendemain pour aller arranger des affaires pour des biens que j'ai en Ecosse, en Irlande, en Angleterre. Comme j'ai fait le tour des trois Royaumes, les embarras que j'ai trouvés ils m'ont retenu deux ans. Enfin, Monsir, je reviende d'hier au soir à Paris retrouver mon femme.....

DAINVAL.

Eh bien, Monsieur?

L'ANGLAIS.

Eh bien! admire la conſtance de mon étoile! En arrivant, je trouve, j'ai encore gagné.

DAINVAL.

Encore gagné! Comment donc cela?

L'ANGLAIS.

Oui, Monſir; deux enfans, dont ma femme il m'a fait préſent.

DAINVAL.

Ah, pour celui-là, c'eſt pouſſer le bonheur auſſi loin qu'il peut aller.

L'ANGLAIS.

Auſſi à préſent j'ai aſſez; & je viens demander pour vous ein conſeil.

DAINVAL.

Ah, ma foi, Monſieur, que voulez-vous que je vous diſe à tout cela?

L'ANGLAIS.

Oh! Monſir, il y a quelque choſe à faire là-deſſus. Comme je commence à être ein peu impatienté, ſi j'étais à London, je tuerais pour moi tout-à-l'heure.

DAINVAL.

Monſieur, le remede ferait un peu violent.

L'ANGLAIS.

Non, ce n'eſt rien. Je tuerais moi, je vous dis; à London c'eſt la mode. Mais ici à Paris, je ne ſais pas bien les uſages, & je demande pour vous qu'eſt-ce que je dois tuer.

DAINVAL.

Mais perſonne, aſſurément.

L'ANGLAIS.

Pardonne-moi. Je ne connais pas au juſte; mais je ſais bien qu'il faut tuer pour quelqu'un. Serait-ce pas la femme plutôt?

DAINVAL.

Eh non, Monſieur, ni l'un ni l'autre.

L'ANGLAIS, *ſérieuſement.*

Excuſez-moi, Monſir; j'ai voyagé, & je connaître

ein peu les manieres des autres pays Il y a ein autre pere pour ces deux enfans, n'est il pas vrai? Heim!

DAINVAL.

Cela se peut bien, Monsieur.

L'ANGLAIS.

Eh bien, en Portugal, je tuerais pour l'autre pere.

DAINVAL.

Mais entendez-moi donc, Monsieur, je vous dis qu'ici on ne tue personne

L'ANGLAIS.

Mais, Monsir, vous ne faire pas accroire cela pour moi, peut-être; je sais fort bien qu'il faut que quelqu'un il meure.

DAINVAL.

Eh non, vous dis-je; cela est absolument inutile.

L'ANGLAIS, *très flegmatiquement.*

Pardonne-moi. Ein chose pareille il ne peut pas passer ainsi pour un Anglais; il faut tuer pour quelqu'un. Alors, puisque vous ne voule pas conseiller pour moi, je vas tuer pour vous.

DAINVAL.

Moi, Monsieur; mais ceia ne me regarde pas du tout.

L'ANGLAIS.

Si fait, Monsir, beaucoup même. Je demande à vous ein conseil tranquillement, & si vous ne donne pas pour moi, je apporte ici un secret qu'il va déterminer vous tout de suite.

DAINVAL.

Qu'est-ce que c'est que ce secret?

L'ANGLAIS; *tire tranquillement de sa poche un pistolet, & l'amorce.*

Le voilà. Ly être là dedans ein petite provision de trois dragées de promb. A stheure, dire ein peu pour qui je dois faire avaler. Est ce pour la femme?

DAINVAL.

Non, Monsieur.

L'ANGLAIS.

Eſt ce pour l'autre pere?

DAINVAL.

Non, Monſieur.

L'ANGLAIS.

Eſt-ce pour moi?

DAINVAL.

Eh! non, Monſieur?

L'ANGLAIS.

Alors, c'eſt donc pour vous. Allons, Monſir, prépare-vous, mette vous à votre aiſe.

DAINVAL, *s'écriant.*

Miséricorde! Au ſecours! Au feu! Quelqu'un!.....

L'ANGLAIS, *flegmatiquement.*

Eh bien, Monſir, eſt-ce que vous perde la tête donc? Il n'eſt pas beſoin de témoins, décide-vous vîte, parle.

DAINVAL.

Mais, Monſieur, je ſuis tout décidé. Allez-vous-en..... Eſt-ce que vous avez le diable au corps?

L'ANGLAIS.

Ecoute, Monſir; je voudrais bien faire la choſe amicablement, je ne gêne point pour vous, & je donne le temps pour la réflexion. Prendre vous vingt-quatre heures. Demain à midi je reviendre ici, & alors vous dire franchement pour moi, & tiendre vous tout prêt, ou la femme, ou l'autre pere, ou moi, ou bien vous, faire la cérémonie d'avaler la petite médecine. En attendant, je baiſe bien les mains, porte-vous bien, *Gouth baye Gentlemann. (Il s'en va.)*

DAINVAL, *ſeul.*

Le diable ſoit de l'homme! Il ne faudroit pas beaucoup de conſultations comme celle-ci pour me faire renoncer au métier.

SCENE IX.

DAINVAL, UN MATELOT, UNE VIVANDIERE.

LA VIVANDIERE.

VOTRE servante, Monsieur.

LE MATELOT.

Bonjour, not' Bourgeois.

DAINVAL.

Qui demandez-vous, mes enfans?

LA VIVANDIERE.

Pardi, Monsieur, je voulons que vous nous mequiez d'accord sur un petit artique.

DAINVAL.

Comment, mes amis, est-ce que vous êtes en dispute?

LE MATELOT.

Ah! ventergué oui, not' Bourgeois, j'y sommes; & rudement encore! mais le tout par amiquié, pourtant.

DAINVAL.

Expliquez-moi donc ça.

LA VIVANDIERE.

Faut savoir, Monsieur, que je nous appellons la Bellerose, & que je sommes veuve d'un nommé Bellerose, qui était Guernadier au Régiment d'Hainaut, qui reçut un coup de canon à la prise de la Guernade, où que ce brave garçon, que vous voyez-là, y a été blessé aussi.

LE MATELOT.

Oui; mais malheureusement il en est mort, & moi, me vlà.

LA VIVANDIERE, *avec attendrissement.*

Sans-doute, il en est mort, ce pauvre cher Bellerose!

rose ! Je l'aimais ben ! mais c'est égal, il a fait son devoir, il est mort en brave homme; je ne le regrette pas..... C'est le troisieme que je perds comme ça, Monsieur, deux par le canon, & l'autre par un éclat de bombe.

DAINVAL.

C'est bien malheureux !

LA VIVANDIERE, *avec fermeté & sentiment.*

Malheureux ! je ne trouve pas ça : c'est ce qui pouvoit leur arriver de mieux. Dans not' état, je nous attendons à ça, & je n'avons que le choix, ou de vivre en Paysan, ou de mourir en Général.

DAINVAL.

Ma bonne, il me paroît que vous avez le cœur bien placé.

LE MATELOT.

Elle ? oh, je vous en répondons. Ça fait une maîtresse femme, allez.

LA VIVANDIERE.

Monsieur, j'avons été élevée à ça. Je sommes Vivandiere depuis vingt-cinq ans. J'ons vécu aux dépens de l'Ennemi, j'ons servi nos Officiers, j'ons fréquenté les Soldats; & quand je n'aurions pas de cœur, ça se gagne par l'habitude d'être avec de braves gens.

DAINVAL.

C'est fort bien; ma bonne ! Je vois que vous y avez bien profité.

LA VIVANDIERE.

Or donc, pour vous en revenir, feu ce pauvre Bellerose avait fait la traversée d'Europe avec ce Matelot-là dans le même vaisseau. Ils étaient amis; & dans queuques combats où ils avions fait des prises, ils avions partagé ensemble un petit butin, à condition que si l'un venait à être tué, l'autre garderait le tout. Mon mari y est resté à ce siege que je vous dis : he ben, ce Matelot-là doit garder sa part. Ce n'est-i pas naturel ? là dites un peu.

LE MATELOT.

Non pas, Monsieur, non pas. Quand j'avons fait l'accord avec Bellerose, je ne savions pas qu'il avait une femme. Je suis garçon, moi; le marché n'était pas égal. A présent que je savons qu'elle est sa veuve, je ly rapportons le tout, comme une preuve de l'amiquié que j'avions pour son mari.

LA VIVANDIERE.

Et nous, Monsieur, je n'en voulons pas. Je n'avons pas d'enfans à élever; je n'avons pas besoin de fortune. Dieu merci, avec mon petit commerce, je vivons au jour le jour; mais lui, dans le méquier rude qu'y fait, y peut attraper queuque maladie, queuque blessure, & stargent-là ly servira pour se donner queuque douceur.

LE MATELOT.

Non, Madame Bellerose, ça ne sera pas comme ça. Je sommes fort, Je sommes Officier marignier, j'avons une bonne ration; c'est assez pour tous les jours. Si y m'arrive accident, ou que j'attrapions queuque anicroche en mer, & morgué! je n'aurons encore besoin de rien. Chez nous on a soin des braves gens; & à ce titre-là, j'espérons ben qu'on ne me laissera pas manquer.

DAINVAL.

Ah, mes amis! vous me charmez. Embrassez-moi tous deux. Avec des sentimens comme les vôtres, on peut prédire d'heureux succès à la Patrie qui vous les inspire.... Vous venez me consulter, je vous mettrai bientôt d'accord. Au lieu de séparer la somme en question, permettez-moi de la doubler. Vous êtes garçon, & vous veuve; mariez-vous ensemble, & donnez à l'Etat des enfans, qui, venant d'aussi bonne race, ne sauront manquer d'être de bons Serviteurs.

LE MATELOT.

Ah! ventergué, m'est avis que vous êtes de bon conseil. Madame Bellerose, le cœur vous en dit-il?

LA VIVANDIERE.

Ma foi, mon enfant, quand ce ne serait qu'en retour

de l'amiquié que t'avais pour mon mari, je m'y sentirais assez disposée.

DAINVAL.

Eh bien, morbleu, il n'en faut pas davantage, & je réponds que votre union fera le bonheur de tous les deux. Mes enfans, ne perdez pas de temps; allez faire les premieres démarches pour votre mariage; & quand il n'y aura plus que la cérémonie, revenez me trouver, & je me charge d'en faire les honneurs.

LE MATELOT.

Adieu, Monsieur; que le Ciel vous le rende!

LA VIVANDIERE.

Vot' servante, Monsieur.... Mais pour nous faire la grace complette, il faut nous promettre encore de nommer notre premier enfant.

DAINVAL.

Avec le plus grand plaisir du monde. Dépêchez-vous seulement, & je me charge du reste.

LA VIVANDIERE.

Bon! laissez-nous faire, Monsieur, nous allons mettre les fers au feu. (*Ils s'en vont.*)

SCENE X.

DAINVAL, *seul.*

EN vérité, c'est un grand plaisir que d'avoir affaire à d'honnêtes gens, & de pouvoir les obliger! La satisfaction que j'ai goûtée avec ceux-ci, me dédommage bien du désagrément que m'a fait éprouver l'Anglais de tout-à-l'heure.

SCENE XI.

M. FORT-BIEN, DAINVAL.

FORT-BIEN.

Je vous souhaite bien le bonjour, Monsieur; je suis votre serviteur de tout mon cœur.

DAINVAL.

Votre très-humble, Monsieur. Qu'y a-t-il pour votre service?

FORT-BIEN.

Je vous dirai, Monsieur, qu'il m'arrive quelque chose de fort singulier, de très-singulier même, on ne peut pas plus singulier!.... Imaginez-vous: un beau jour je ne pensais à rien: bonjour, bonne œuvre; il m'arrive une lettre que le Facteur m'apporte; c'est fort bien. Je la décachete, elle vient de mon pere qui est en Allemagne; c'est à merveille! Il me marque qu'il est à toute extrémité; ça va le mieux du monde!

DAINVAL.

Oui, jusques-là cela me paraît en bon train.

FORT-BIEN.

Là-dessus, moi, je fais une réflexion. Je dis, me voilà ici, moi; c'est fort bien! Mais on ne sait ni qui vit, ni qui meurt, mon pere me prévient de sa maladie, c'est à merveille! mais il peut avoir un événement, cet homme, il est vieux, il peut venir à manquer d'un moment à l'autre, & si je ne suis pas là, les collatéraux s'empareront de la succession.

DAINVAL.

Et cela n'ira pas le mieux du monde.

FORT-BIEN.

Sans doute. Mais quoique ça, je dis toujours c'est fort bien. Un bon averti en vaut deux. Il faut partir

& se transporter sur les lieux. Je demande une chaise de poste ; elle arrive, vlà qui est à merveille! On graisse les roues, je pars, le Postillon fouette, & tout va le mieux du monde.

DAINVAL.

Allons, Monsieur, bon voyage.

FORT-BIEN.

Voilà que nous trouvons un chemin diabolique! un temps affreux! clair comme dans un four!.... Mais quoique ça, nous allions toujours; c'est fort bien! Au bout d'une heure, nous tombons dans une orniere, les chevaux s'abattent & la voiture se brise; vlà qui est à merveille! C'est un accident; ça peut arriver à tout le monde.

DAINVAL.

Sans doute.

FORT-BIEN.

Mais en relevant la voiture, le Postillon mal-adroit pousse ses chevaux trop vîte, je tombe entre les roues & je me casse une jambe.

DAINVAL.

Ah, diable! & qu'est-ce que vous dîtes alors?

FORT-BIEN.

Moi! ma foi, mettez-vous à ma place. Je dis, je pouvais être tué roide; je n'ai qu'une jambe cassée, c'est bien heureux! Ça va le mieux du monde.

DAINVAL.

C'est prendre les choses comme il faut.

FORT-BIEN.

Eh dame, je voudrais vous y voir. Il y a un parti dans tout..... Me voilà donc avec ma jambe cassée & souffrant comme un diable; jusques-là, c'est fort bien.

DAINVAL.

Oui, il n'y a rien à dire.

FORT BIEN.

On me porte chez un Chirurgien: il me remet ma jambe, & me dit: Monsieur, en voilà pour vos qua-

rante jours dans le lit. Allons, je dis, moi, voilà qui est à merveille! il faut prendre patience. Bref, pour vous abréger, les quarante jours se passent, je me guéris, je paie le Chirurgien, je me remets en route, & j'arrive en Allemagne. Tout ça est le mieux du monde.

DAINVAL.

Oui, voilà un petit voyage bien heureux!

FORT-BIEN.

Si-tôt arrivé, je me fais conduire à la maison de mon pere. J'y trouvé tout le monde chagrin, les Domestiques pleurant! je dis, moi, c'est fort bien! Ces gens-là sont attachés à leur Maître, c'est naturel.... Enfin, je m'informe de sa santé. Ah! Monsieur, me répond-on, vous arrivez trop tard, il vient de mourir....... De mourir! Ça me pétrifie, moi, cette nouvelle là!... Cependant, après le premier mouvement, je dis, il est mort, voilà qui est à merveille! il n'y a plus de remede; mais quoique ça, voyons le testament.

DAINVAL.

Sans doute; il faut songer à soi dans la vie.

FORT-BIEN.

Le testament, me dit-on? Ah! Monsieur, de colere de ce que vous l'abandonniez dans ses derniers momens, le pauvre défunt vous a déshérité.

DAINVAL.

Eh bien, voilà qui va le mieux du monde!

FORT-BIEN.

Non pas. Je dis, moi, je me suis cassé la jambe en chemin, ça m'a retenu; c'est fort bien: pendant ce temps-là mon pere est mort, c'est à merveille; mais il m'a déshérité!.... Oh! je ferai casser le testament, & ça ira le mieux du monde.

DAINVAL.

Mais oui, c'est bien imaginé.

FORT-BIEN.

J'ai donc ramassé tout ce que j'ai pu, j'ai vendu quelques nippes, j'ai emprunté de l'argent, & je me suis mis en route pour aller plaider contre les collatéraux.

DAINVAL.

Et c'eſt donc là-deſſus que vous me demandez conſeil ?

FORT-BIEN.

Oui, mais ce n'eſt pas le tout ; ce n'eſt là que le commencement de l'affaire.

DAINVAL.

Oh, oh ! continuez ; elle va fort bien juſques-là !

FORT-BIEN.

Chemin faiſant, je m'arrête dans une auberge ſur la route pour y coucher. Or, il faut que vous ſachiez que je ſuis ſujet à un petit dérangement de tempérament.

DAINVAL.

J'entends, vous tombez malade dans l'auberge.

FORT-BIEN.

Point du tout, je ne ſuis pas maladif, moi ; j'ai une ſanté de fer. Mais imaginez-vous que deux ou trois fois par an, au moment où j'y penſe le moins, il m'arrive tout d'un coup de tomber, là.... comme ſi J'étais mort.....

DAINVAL.

Voilà une ſinguliere habitude que vous avez-là !

FORT-BIEN.

Dame ! on n'eſt pas reſponſable de ça..... C'eſt le ſang..... les nerfs..... que ſais-je, moi !

DAINVAL.

Ah ! c'eſt une léthargie apparemment, une apoplexie, quoi ?

FORT-BIEN.

Oui, c'eſt ça même, une léthargie. Voilà donc que ça me prend dans cette auberge, & voilà que je meurs ; c'eſt fort bien. Je paſſe la nuit comme cela. Le lendemain, l'hôte voyant que je ne l'appellais pas pour compter, monte, & me porte la carte : il me trouve mort ! Je penſe bien que ça l'a mis dans l'embarras. Il ramaſſe mes effets, mon argent ; tout ça eſt à merveille ! Je ne pouvais pas l'en empêcher,

moi, j'étais là mort.... Il appelle du monde, il prend des témoignages, il fait des informations; bref, il va jusqu'à me faire enterrer : tout ça est le mieux du monde.

DAINVAL.

Oui, il n'y a rien de plus honnête.

FORT BIEN.

Oh! mais vous ne savez pas.... Le bon de l'affaire, c'est que je suis revenu avant la fin de la cérémonie.

DAINVAL.

Ah! par exemple, c'est ce que vous avez pu faire de mieux.

FORT-BIEN.

J'ai redemandé mes effets & mon argent au cabaretier, qui n'a pas voulu me les rendre. Il prétend qu'il l'a dépensé en mon honneur; & il m'intente un procès, pour me prouver que je dois être mort tout de bon.

DAINVAL.

Oh, cela n'est pas raisonnable! Avez-vous quelque papier concernant tout cela, qui puisse m'éclaircir sur ces différens articles.

FORT-BIEN.

Oui-dà, voilà un petit précis de tout cela, que je vous apporte; vous allez l'examiner, & je reviendrai vous voir dans quelques jours. Vous me ferez rendre mes effets & mon argent par le cabaretier; ça sera fort bien: vous conseillerez pour me faire casser le testament de mon pere, ça ira à merveille : je toucherai la succession, & je ne vous oublierai pas; & vous verrez comme moi que ça ira le mieux du monde. Votre serviteur de tout mon cœur. (*Il s'en va.*)

SCENE

SCENE XII.

DAINVAL, *seul.*

VOILA un homme d'un heureux caractere ! Tout est à merveille avec lui. Dans le fond, il a raison ; à quoi sert de se gendarmer contre les événemens ? Ce qui est fait est fait, le chagrin ne guérit de rien, & je crois que la meilleure politique est toujours de trouver bien ce qu'on ne saurait empêcher.

SCENE XIII.

L'OPÉRATEUR Italien, DAINVAL.

L'OPÉRATEUR, *baragouinant.*

LA reverisco mio Signor, sono houmilissimo servo.

DAINVAL.

J'ai l'honneur de vous saluer, Monsieur.

L'OPÉRATEUR.

Signor, passando dovanti la vostra caza, j'ai cru qu'il était de mon devoir de vi présenter les assourances del mio profondo respect, & della mia servitou.

DAINVAL.

Je vous suis bien obligé, Monsieur; mais à qui ai-je l'honneur de parler, s'il vous plaît?

L'OPÉRATEUR.

Monsiou, vi me demandez quouasque je souis, j'aurais de la peine à vi le dire, perchè quouando que je réfléchis sour les connaissances que j'ai, sour les merveilles que j'ai opérées ; enfin, Monsiou, sour les talens que le Ciel ile m'a donnés, j'en souis honteux-moi-même.

DAINVAL.

Comment, Monsieur ; mais vous êtes modeste !

L'OPÉRATEUR.

Quouers-ce que c'est, Monsieur? Vi pensez pout-être à dire, velà oun Charlatan..... Eh non, que je n'en souis pas oun Charlatan. Je souis oun huomo qu'il a parcouru toute l'ounivers, & traversé touta la vaste immensité des mers; oun Physicien qui s'est élevé pardessous les Planettes, dans les greniers del Firmamento, & qui de-là est redescendou dans les entrailles & les abîmes de la terre; là, les caves della natoura. Eh, perquoi faire? Pour décomposer & vérifier les végétaux, les minéraux, les métaux, les oiseaux, les animaux, &, en un mot, per faire des découvertes importantes per il bien de l'houmanité.

DAINVAL.

C'est louable à vous, Monsieur..... Et en avez-vous fait beaucoup de découvertes utiles?

L'OPÉRATEUR.

Ah! Monsiou, dans tous les pays où ce que j'ai passé, j'ai opéré des prodiges; & je pouis dire que ma réputation elle a volé dans tontes les parties del mondo. En Portugal, j'ai gouérito touto oun Auto-dafé d'ouna imflammation del grand Inquisitore..... Quelle est une maladie bien dangereuse! En Italia, j'ai gouérito un vieillard de Milan. En Tourquia, j'ai gouérito oun Visir d'oun torticoli, quelle est la maladie à la mode dans sto pays. Et dernièrement, à Londres, j'ai gouérito toute la Ville d'une indigestion de Grenade.

DAINVAL.

Comment donc, Monsieur; mais voilà des cures merveilleuses!

L'OPÉRATEUR.

En France, j'en ai fait bien d'autres. Oun Gascon, il avait un dépôt de vérité sous la langoua, il ne pouvait pas aboutir; je l'ai mis au régime de l'eau de la Garonne, & l'abscès, il a disparou. Oun Commis qu'il avait oun gonflement d'impertinence entre les deux épaules; je l'ai fait frotter d'huile de coteret par oun

Officier de Dragons : gouérito soubito. Oun Soldat étranger, il avait des palpitations de cœur, oun tremblement général quouando qu'il approchait dou feu ; l'odeur de la poudre à canon lui faisait mal ; je l'ai fait passer sous les drapeaux de France : guoérito radicalement.

DAINVAL.

Monsieur, je vous fais mon compliment, & de vos cures, & des recettes que vous employez.

L'OPÉRATEUR.

Monsiou, la chose qui m'a fait le piou d'honore, il m'a arrivé à Berlin en Prousse, l'année de ste grande hiverno qu'il faseva tant fredo. Je pouis dire qu'il est oun miracoulo que j'ai opéré.

DAINVAL.

Ah! contez-moi donc cela, je vous prie.

L'OPÉRATEUR.

Signor, j'arrive dans sta ville de Berlin, & je demande la meilleure auberge. Ils m'indiquènt al grande Monarque. Effectivement je trouve la maîtresse qu'elle était oun prodigio de politesse. Elle me dit, Monsiou, vi êtes bien tombé ; vi aurez ici tout ce qu'il vi fera bisogne pour boire & pour manger, vi serez bien logé, bien couché ; mais je dois vi prévenir d'ouna chose : dou bois per vi chauffer, je ne vi en donnerai pas, perchè je n'en ai pas..... Eh bien, Madame, que je loui dis, je m'en fournirai moi-même, j'en ferai acheter per mon compte. Monsiou, qu'elle me répond, vi n'en trouverez piou, perchè les grands Seigneurs & les riches ils ont fait des provisions considérables, & asthoura on n'en peut piou avoir, ni per or, ni per argent. Eh, Madame, lasciate fare à mi, j'en aurai. Effectivement, Monsiou, je fais afficher sur tous les murs, & annoncer à tous les coins des roues, que il Signor *Giouseppe Marc-Antonio Salva-la-vita* il était arrivé dans la Ville, & loge à st'auberge, & qu'il volera gouérir *gratis* tous les estropiés des dernieres guerres. Dopouis sto momento, il

s'est fait oun concourso perpétouel del mondo , & avec les jambes de bois , & les béquilles de ceux que j'ai gouérito , je me souis chauffé trois appartemens pendant tout l'hiver.

DAINVAL.

Voilà , certes , un trait qui a dû vous bien mettre en réputation.

L'OPÉRATEUR.

Je vi en réponds, Monsiou ; aussi je n'ai pas le temps d'arriver dans ouna Ville, que je souis demandé dans oune autre; & asthora même , je souis appellé per Constantinople. Ma auparavant de partir , je venais per prendre congé d'oun de mes amis , qu'il est votre voisin, & que l'on m'avait dit que je trouverais chez vous. Il est Monsiou Franville , il Director do Spectacolo.

DAINVAL.

Ah ! Franville. Effectivement , il m'est venu voir ce matin. Est-ce qu'il s'est servi de vos remedes ?

L'OPÉRATEUR.

Non , Monsiou. Dou côté del tempérament, il se porte fort bien. Ma comme il a fait oune entreprise de Théâtre , & qu'il serait courieux de satisfaire il Poublico , il m'avait demandé oun journo oun secret per plaire généralement à touto il mondo. Je loui ai répondu: sto secreto il est au-dessus del mio talent, perché moi je fais tout avec des simples: & chez vous , il ne s'en trouve pas..... Ma faites oun petit essai. Mettez infouser quoualques grains de talens dans ouna doze considérable de zele , mêlez-y oune once de gaieté , joignez quoualques drachmes de nouveauté ; passez tout cela à l'alambic del bon goût, & le transvasez ensouite dans oun récipient d'indulgence , & je vi garantirais presque le succès.

DAINVAL.

Effectivement , vous ne pouviez pas le mieux conseiller.

L'OPÉRATEUR.

Eh bien , Monsiou , je venais per lui demander si l'expérience il avait soucédé houreusement.

DAINVAL.

Monſieur, on ne peut encore vous rien apprendre là-deſſus, car ſon ouverture n'eſt pas faite ; mais ſi vous ne partez pas trop vîte pour Conſtantinople, vous pourrez le ſavoir de lui-même ſous peu de jours.

L'OPÉRATEUR.

Allons, Monſiou, comme il m'intéreſſe infiniment, je remettrai mon voyage per quoualque temps. En attendant, je vi domando bien pardon della mia importounita ; je me recommande alla voſtra protettion, & vi renouvelle les aſſourances de la conſidération la piou parfaite, avec laquoal que je ſouis, Monſiou, il voſtro ſervitor houmiliſſimo. (*Il s'en va.*)

SCENE IV.

FRANVILLE, *ſortant du Cabinet, pendant que Dainval va ſe remettre à ſon Bureau.*

FRANVILLE.

Eh bien, mon cher, mon Compliment? Etes-vous diſpoſé à me le faire?

DAINVAL.

Ah ! vous venez fort à propos; vous devez avoir rencontré à la porte quelqu'un qui vous cherchait.

FRANVILLE.

Oui, oui; je ſais ce que c'eſt. Mais mon Compliment?

DAINVAL.

Eh bien, votre Compliment! Vous ſavez nos conditions. Je ne connais pas vos Acteurs; & pour le moment, j'ai la tête toute troublée des Conſultations que je viens de faire.

FRANVILLE.

Vous êtes dans l'erreur, mon ami; vous n'avez

point fait de Consultations, & vous connaissez mes Acteurs.

DAINVAL.

Moi! Et où diable les ai-je vus;

FRANVILLE.

Ici, toute la matinée.

DAINVAL.

Oh! je vous comprends encore moins.

FRANVILLE.

Rien n'est pourtant plus clair. Apprenez, mon ami, que pour vous mettre à même de les juger sans prévention, je leur avais donné le mot; qu'ils se sont tous habillés à leur fantaisie & de différentes manieres pour venir ici, sous prétexte de Consultations, vous faire différentes Scenes à l'in-promptu. A présent que vous les connaissez, c'est à vous à les employer.

DAINVAL.

Ah! parbleu, l'idée est singuliere! Je ne m'étonne plus si j'en ai été la dupe..... Mais ne me plaisantez-vous pas à présent vous même? Pour vous croire tout-à-fait, je voudrais encore revoir une fois vos Acteurs.

FRANVILLE.

Oh! qu'à cela ne tienne. (*Il appelle à la porte du Cabinet.*) Entrez mes amis.

SCENE XV.

LES PRÉCÉDENS, Madame DUBLANC, LA VIVANDIERE, M. FORT-BIEN, *arrivant.*

LA VIVANDIERE.

VOT' sarvante, not' Bourgeois.

Mad. DUBLANC.

Bonjour, Monsieur, avez-vous des nouvelles de notre homme?

FORT-BIEN.

Eh bien, Monſieur, comment ça va-t-il maintenant ?

DAINVAL.

Oui, oui, c'eſt cela même. Je les reconnais bien ; mais il m'en manque quelques-uns.

SCENE XVI & derniere.

LES PRÉCÉDENS, L'OPÉRATEUR.

L'OPÉRATEUR.

NON, Monſiou, il n'en manque pioû, vlà le reſte.

FRANVILLE.

Oui, mon cher, à ça près des habits qui ſont reſtés dans votre cabinet.

DAINVAL.

Fort bien, Meſſieurs ; à merveilles, Meſdames ; c'eſt-à-dire, que vous vous êtes amuſés à mes dépens.

L'OPÉRATEUR.

Ah ! Monſiou, il était de l'ordre de Monſiou le Director.

DAINVAL.

Bon ! Eh bien, c'eſt auſſi contre lui que je retournerai ma rancune ; & pour le punir, je ne lui ferai pas de Compliment.

LA VIVANDIERE.

Pas de Compliment !... Mais, Monſieur, c'eſt nous tous que vous puniriez comme cela.

FRANVILLE.

Pas de Compliment !... Ah ! mon ami, ce ferait un mauvais tour à me jouer !

FORT-BIEN.

Ecoutez, mon Directeur, & vous mes Camarades : Au pis aller, quand nous n'en aurions pas, je

crois qu'un Compliment n'est pas toujours une chose bien nécessaire, & c'est presque toujours une chose fade. Ainsi, je suis d'avis que nous réservions la bonne volonté de Monsieur l'Avocat pour une autre occasion. A présent qu'il nous connaît, il aura la complaisance de nous composer une petite Piece en scenes épisodiques, dans laquelle il nous emploiera, chacun suivant notre capacité

FRANVILLE.

C'est bien dit; mais pour mon ouverture?....

L'OPÉRATEUR.

Pour votre ouverture, ressouvenez-vous donc de la recette que je vous ai donnée: dou zele, de la nouveauté, de la gaieté, & par-dessous tout, l'indoulgence! Velà la pierre fondamentale.

FORT-BIEN.

Et sans doute! D'après cela, tâchez d'avoir quelque bonne Piece; nous, nous tâcherons de la jouer de notre mieux, & puis, avant ou après, suivant la circonstance, on vient faire au Public les trois révérences d'usage, auxquelles on ajoute seulement ces trois mots: Messieurs, lorsqu'en paraissant ici pour avoir l'honneur de vous amuser, nous voyons la Salle bien remplie, les Directeurs disent, *c'est fort bien;* lorsqu'ensuite la Piece commence, & que pendant son cours nous avons le bonheur d'obtenir vos applaudissemens, nous disons, nous, *c'est à merveille!* mais l'essentiel, Messieurs, c'est lorsque, la Piece finie, vous vous trouvez contens, & que vous revenez le lendemain: oh! alors, les Spectateurs, les Directeurs & les Acteurs, tous s'écrient à l'unisson: *voilà qui va le mieux du monde!*

F I N.